

RUE DES VOLEURS

DU MÊME AUTEUR

La Perfection du tir, Actes Sud, 2003 (prix des Cinq Continents de la francophonie) ; Babel n° 903.

Remonter l'Orénoque, Actes Sud, 2005.

Bréviaire des artificiers (illustrations de Pierre Marquès), Verticales, 2007 ; Folio n° 5110.

Zone, Actes Sud, 2008 (prix Décembre, prix du livre Inter) ; Babel n° 1020.

Mangée, mangée (illustrations de Pierre Marquès), Actes Sud Junior, 2009.

Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants, Actes Sud/Leméac, 2010 (prix Goncourt des lycéens, prix du livre en Poitou-Charentes) ; Babel n° 1153.

L'Alcool et la Nostalgie, éditions Inculte, 2011 ; Babel n° 1111.

Rue des Voleurs, Actes Sud/Leméac, 2012 (prix Liste Goncourt/Le Choix de l'Orient, prix littéraire de la Porte dorée, prix du Roman-News).

Tout sera oublié (illustrations de Pierre Marquès), Actes Sud, 2013.

MATHIAS ÉNARD

RUE
DES VOLEURS

roman

BABEL

– *Mais quand on est jeune il faut voir des choses, amasser de l'expérience, des idées, s'ouvrir l'esprit. "Ici!" interrompis-je. "On ne sait jamais! C'est ici que j'ai rencontré M. Kurtz."*

JOSEPH CONRAD,
Au cœur des ténèbres.

I
DÉTROITS

Les hommes sont des chiens, ils se frottent les uns aux autres dans la misère, ils se roulent dans la crasse sans pouvoir en sortir, se lèchent le poil et le sexe à longueur de journée, allongés dans la poussière prêts à tout pour le bout de barbaque ou l'os pourri qu'on voudra bien leur lancer, et moi tout comme eux, je suis un être humain, donc un détrit-
us vicieux esclave de ses instincts, un chien, un chien qui mord quand il a peur et cherche les caresses. Je vois clair dans mon enfance, dans ma vie de chiot à Tanger ; dans mes errances de jeune clébard, dans mes gémissements de chien battu ; je comprends mon affolement auprès des femelles, que je prenais pour de l'amour, et je comprends surtout l'absence de maître, qui fait que nous errons tous à sa recherche dans le noir en nous reniflant les uns les autres, perdus, sans but. À Tanger je faisais cinq kilomètres à pied deux fois par jour pour aller regarder la mer, le port et le Détroit, maintenant je marche toujours beaucoup, je lis aussi, chaque fois plus, façon agréable de tromper l'ennui, la mort, de tromper la pensée elle-même en la distrayant, en l'éloignant de la vérité, la seule, qui est celle-ci :

nous sommes des animaux en cage qui vivons pour jouir, dans l'obscurité. Je ne suis jamais retourné à Tanger, pourtant j'ai croisé des types qui rêvaient de s'y rendre, en touristes, louer une jolie villa avec vue sur la mer, boire du thé au *Café Hafa*, fumer du kif et baiser des indigènes, des indigènes masculins la plupart du temps mais pas exclusivement, il y en a qui espèrent se taper des princesses des *Mille et Une Nuits*, je vous assure, combien m'ont demandé si je pouvais leur arranger un petit séjour à Tanger, avec kif et autochtones, pour se reposer, et s'ils avaient su que le seul cul que j'ai dévisagé avant d'avoir dix-huit ans c'est celui de ma cousine Meryem ils en seraient tombés par terre ou ne m'auraient pas cru, tant ils associent à Tanger une sensualité, un désir, une permissivité qu'elle n'a jamais eue pour nous, mais qu'on offre au touriste moyennant espèces sonnantes et trébuchantes dans l'escarcelle de la misère. Dans notre quartier, il n'en venait aucun, de touriste. L'immeuble où j'ai grandi n'était ni riche ni pauvre, ma famille non plus, mon paternel était un homme pieux, ce qu'on appelle un homme bien, un homme d'honneur qui ne maltraitait ni sa femme, ni ses enfants – à part quelques coups de pied dans le fondement de temps en temps, ce qui n'a jamais fait de mal à personne. Homme d'un seul livre, mais un bon, le Coran : c'est tout ce dont il avait besoin pour savoir ce qu'il devait faire dans cette vie et ce qui l'attendait dans l'autre, prier cinq fois par jour, jeûner, faire l'aumône, son seul rêve c'était d'aller en pèlerinage à La Mecque, qu'on l'appelle Hadj, Hadj Mohsen, c'était sa seule ambition,

ça lui était égal de transformer à force de travail son épicerie en supermarché, ça lui était égal de gagner des millions de dirhams, il avait le Livre la prière le pèlerinage et point ; ma mère le révérait et alliait une obéissance quasi filiale à la servitude domestique : j'ai grandi comme ça, dans les sourates, la morale, les histoires du Prophète et des temps glorieux des Arabes, je suis allé dans une école tout à fait moyenne où j'ai appris un peu de français et d'espagnol et chaque jour je descendais avec mon pote Bassam vers le port, dans la partie basse de la Médina et au Grand Zoco reluquer les touristes, dès qu'on a eu du poil aux couilles avec Bassam c'est devenu notre principale activité, mater l'étrangère, surtout l'été quand elles mettent des shorts et des jupes courtes. L'été il n'y avait pas grand-chose à foutre, de toute façon, à part suivre des filles, aller à la plage et fumer des joints quand quelqu'un nous passait un bout de kif. Je lisais de vieux romans policiers français par dizaines, que j'achetais d'occasion pour quelques pièces chez un bouquiniste, des romans policiers parce qu'il y avait du cul, souvent, des blondes, des bagnoles, du whisky et du fric, toutes choses qui nous faisaient défaut autant que rêver, coincés que nous étions entre les prières, le Coran et Dieu, qui était un peu comme un deuxième père, les coups de pied au derche en moins. On s'installait en haut de la falaise face au Détroit, entourés par les tombeaux phéniciens, qui n'étaient que des trous dans le roc, remplis de paquets de chips et de boîtes de Coke plutôt que de macchabées antiques, chacun un walkman sur les oreilles,

et on regardait le va-et-vient des ferries entre Tanger et Tarifa, pendant des heures. On s'emmerdait ferme. Bassam rêvait de partir, de tenter sa chance de l'autre côté comme il disait ; son père était serveur dans un restaurant pour richards du front de mer. Moi je n'y pensais pas trop, à l'autre côté, à l'Espagne, à l'Europe, j'aimais ce que je lisais dans mes polars, mais c'est tout. Avec mes romans j'apprenais une langue, des pays ; j'étais fier de les connaître, de les avoir pour moi seul, je n'avais pas envie que ce lourdaud de Bassam me les pollue de ses ambitions. Ce qui me tentait surtout à l'époque c'était ma cousine Meryem, la fille de mon oncle Ahmed ; elle vivait seule avec sa mère, sur le même palier que nous, son père et ses frères travaillaient dans l'agriculture à Almería. Elle n'était pas très jolie, mais elle avait de gros seins et des fesses rebondies ; à la maison elle portait souvent des jeans moulants ou des robes d'intérieur à demi transparentes, mon Dieu, mon Dieu elle m'excitait terriblement, je me demandais si elle le faisait exprès, et dans mes rêveries érotiques avant de m'endormir je m'imaginai la déshabiller, la caresser, mettre mon visage entre ses seins énormes, mais j'aurais été incapable de faire le premier pas. C'était ma cousine, j'aurais pu l'épouser, mais pas la tripoter, ce n'était pas bien. Je me contentais de rêver, d'en parler avec Bassam, au cours de nos après-midi à contempler le sillage des bateaux. Aujourd'hui elle m'a souri, aujourd'hui elle portait ceci cela, je pense qu'elle avait un soutien-gorge rouge, etc. Bassam hochait le chef en me disant elle te veut, c'est sûr,

tu la branches, sinon elle ne ferait pas ce numéro, quel numéro je répondais, c'est normal qu'elle mette un soutien-gorge, non ? Oui mais rouge, mon vieux, tu te rends compte ? Le rouge c'est pour exciter, et ainsi de suite pendant des heures. Bassam avait une bonne tête de pauvre, ronde à petits yeux, il allait à la mosquée tous les jours, avec son vieux. Il passait son temps à échafauder des plans incroyables pour émigrer clandestinement, déguisé en douanier, en flic ; il rêvait de voler les papiers d'un touriste et, bien habillé, avec une jolie valise, de prendre tranquillement le bateau comme si de rien n'était – je lui demandais mais qu'est-ce que tu foutrais en Espagne sans pognon ? Je bosserais un peu pour économiser, ensuite j'irais en France, il répondait, en France puis en Allemagne et de là en Amérique. Je ne sais pas pourquoi il s'imaginait qu'il serait plus facile de partir aux États-Unis depuis l'Allemagne. Il fait très froid en Allemagne, je disais. Et puis ils n'aiment pas les Arabes, là-bas. C'est faux, disait Bassam, ils aiment bien les Marocains, mon cousin est mécanicien à Düsseldorf, et il est super-content. Il suffit d'apprendre l'allemand, et ils te respectent drôlement, paraît-il. Et ils donnent plus facilement des papiers que les Français.

On échangeait nos châteaux en Espagne, les seins de Meryem contre l'émigration ; on méditait ainsi pendant des heures, face au Détroit et ensuite on rentrait chez nous, à pied, lui pour aller à la prière du soir, moi pour essayer d'apercevoir ma cousine une fois de plus. On avait dix-sept ans, mais plutôt douze dans nos têtes. On n'était pas très malins.

Quelques mois plus tard je prenais ma première trempe, une avalanche de beignes comme je n'en avais jamais connu, j'ai fini à moitié assommé et en larmes, autant à cause de la douleur que de l'humiliation, mon père pleurait lui aussi, de honte, et il récitait des formules de conjuration, Dieu nous protège du malheur, Dieu nous aide, Il n'y a de Dieu que Dieu et tout le toutim, en rajoutant des baffes et des coups de ceinture, pendant que ma mère gémissait dans un coin, elle pleurait elle aussi et me regardait comme si j'étais le démon en personne, et quand mon père a été épuisé, qu'il n'a plus pu me taper dessus, il y a eu un grand silence, un immense silence, ils m'observaient tous les deux fixement. J'étais un étranger, j'ai senti que ces regards me propulsaient vers l'extérieur, j'étais humilié et terrorisé, mon père avait les yeux pleins de haine, je suis parti en courant. J'ai claqué la porte derrière moi, sur le palier j'ai entendu Meryem pleurer et crier à travers la porte, les coups claquaient, on percevait des injures, chienne, salope, j'ai descendu les marches en courant, une fois dehors je me suis aperçu que je saignais du nez, que j'étais en chemise, que j'avais juste vingt dirhams en poche et nulle part où aller. C'était le début de l'été, heureusement, le soir était tiède, l'air salé. Je me suis assis par terre contre le tronc d'un eucalyptus, j'ai pris ma tête dans mes mains et j'ai chialé comme un gosse, jusqu'à ce que la nuit tombe et qu'on appelle à la prière. Je me suis levé, j'avais peur ; je savais que je ne rentrerais pas chez moi, que je ne rentrerais plus, c'était impossible. Qu'est-ce que j'allais faire ? Je suis allé

à la mosquée du quartier, voir si je pouvais attraper Bassam à la sortie. Il m'a vu, a ouvert de grands yeux, je lui ai fait signe de larguer son paternel et de me suivre. Putain, t'as vu ta gueule? Qu'est-ce qui t'est arrivé? Mon vieux nous a surpris à poil avec Meryem, j'ai dit, et rien que le souvenir de ce moment me faisait serrer les dents, des larmes de rage m'encombraient les yeux. La honte, la terrible honte d'avoir été découverts nus, nos corps exposés, la honte brûlante qui, même aujourd'hui, me paralyse encore – Bassam a sifflé bordel, ce que t'as pas dû prendre, en effet, j'ai dit, en effet, sans entrer dans les détails. Et qu'est-ce que tu vas faire, maintenant? J'en sais rien. Mais je ne peux pas rentrer chez moi. Tu vas dormir où, m'a demandé Bassam. Aucune idée. Tu as de l'argent? Vingt dirhams et un livre, c'est tout. Il m'a filé quelques pièces qui traînaient dans ses poches. Il faut que j'y aille. On se voit demain? Comme d'habitude? J'ai dit d'accord, et il est parti. J'ai fait un tour en ville, un peu perdu. J'ai remonté l'avenue Pasteur, puis je suis descendu au bord de la mer par les petites rues en pente ; il y avait des lumières rouges dans les bars à entraîneuses, des types louches assis devant des devantures. Sur la corniche, des couples se promenaient tranquillement, bras dessus bras dessous, ça m'a fait penser à Meryem. Je suis revenu vers le port, et je suis remonté jusqu'aux Tombeaux ; je me suis assis face au Détroit, il y avait de belles lumières en Espagne ; j'imaginai les gens danser sur les plages, la liberté, les femmes, les voitures ; qu'est-ce que j'allais bien pouvoir foutre, sans toit,

sans argent ? Faire la manche ? Travailler ? Il fallait que je rentre chez moi. Cette perspective me détruisait à l'avance. Impossible. Je me suis allongé, j'ai regardé les étoiles, longtemps. J'ai somnolé jusqu'à ce que le froid de l'aube m'oblige à me lever et à marcher pour me réchauffer. J'avais mal partout, les coups, mais aussi les courbatures de la nuit à même le rocher. Si j'avais su, je serais rentré chez moi bien sagement, j'aurais imploré le pardon de mon père. Si je n'avais pas été aussi orgueilleux, c'est ce que j'aurais dû faire, j'aurais évité bien des humiliations et des blessures, peut-être serais-je devenu épicier moi-même, peut-être aurais-je épousé Meryem, peut-être à l'heure qu'il est serais-je à Tanger, en train de dîner dans un beau restaurant du front de mer ou de mettre des tannées à mes gosses, toute une portée de chiots gueulards et affamés.

J'ai eu faim, j'ai bouffé des fruits pourris que les maraîchers laissaient aux mendiants, j'ai dû me battre pour des pommes mâchées, puis des oranges moisies, balancer des torgnoles à des tarés en tout genre, des unijambistes, des mongoliens, une horde de crève-la-faim qui rôdaient comme moi autour du marché ; j'ai eu froid, j'ai passé des nuits trempé à l'automne, quand les orages s'abattaient sur la ville, chassant les gueux sous les arcades, dans les recoins de la Médina, dans les immeubles en construction où l'on devait corrompre le gardien pour qu'il vous laisse rester au sec ; à l'hiver je suis parti vers le sud, sans rien y trouver d'autre que des flics qui ont fini par me rouer de coups dans un commissariat lépreux de Casablanca pour m'encourager à rentrer chez mes parents ; j'ai dégotté un camion pour Tanger, un brave type qui m'a filé la moitié de son casse-dalle et une beigne parce que je refusais de lui servir de fille et lorsque je suis passé voir Bassam, lorsque j'ai osé remettre les pieds dans le quartier, j'avais perdu Dieu sait combien de kilos, mes vêtements étaient en loques, je n'avais plus lu un livre depuis des mois et je venais d'avoir dix-huit ans. Peu

de chance qu'on me reconnaisse. J'étais épuisé. Je tremblais. J'étais à moitié propre, je me lavais dans les cours des mosquées, sous l'œil réprobateur des concierges et des Imams, ensuite j'étais obligé d'aller faire semblant de prier pour me réchauffer un peu sur des tapis confortables, je prenais un Coran dans un coin et je dormais assis, le volume sur les genoux, avec un air inspiré, jusqu'à ce qu'un vrai croyant s'énerve de me voir ronfler sur le Saint Texte et me foute dehors, avec un coup de pied au cul et parfois dix dirhams pour que j'aille me faire pendre ailleurs. Je voulais voir Bassam pour qu'il rende visite à mes parents, qu'il leur dise que j'étais désolé, que j'avais beaucoup souffert et que je désirais rentrer à la maison. Je me souviens, je pensais souvent à ma mère. À Meryem, aussi. Dans les moments les plus durs, les moments horribles où il fallait s'humilier devant un gardien de parking ou un policier, quand l'odeur atroce de ma honte s'échappait des plis de leurs vêtements, je fermais les yeux et je pensais au parfum de la peau de Meryem, à ces quelques heures avec elle. J'étais sonné par la vitesse à laquelle un monde pouvait changer.

On devient l'équivalent humain du pigeon ou de la mouette. Les gens nous voient sans nous voir, parfois ils nous donnent des coups de pied pour que nous disparaissions et peu, bien peu, imaginent sur quel bastingage, sur quel balcon nous dormons, la nuit. Je me demande à quoi je pensais, à l'époque. Comment j'ai tenu. Pourquoi je ne suis pas tout simplement rentré au bout de deux jours chez mon père m'effondrer sur le canapé du salon ; pourquoi je ne

suis pas allé à la mairie ou Dieu sait où pour demander de l'aide, peut-être parce qu'il y a dans la jeunesse une force infinie, une puissance qui fait que tout glisse, que rien ne nous atteint réellement. Du moins les premiers temps. Mais là, après dix mois de cavale, trois cents jours de honte, je n'en pouvais plus. J'avais payé, peut-être. Et il ne me venait pas de poèmes, pas de considérations philosophiques sur l'existence, pas de repentir sincère, juste une sourde haine et une méfiance accrue envers tout ce qui était humain.

Avant d'aller voir Bassam, je me souviens, je me suis baigné. C'était une belle matinée de printemps, j'avais dormi dans une anfractuosité au bas de la falaise, en direction du cap Spartel, à quelques kilomètres du centre de Tanger, après avoir englouti une boîte de thon et un bout de pain, enfumé par un feu de bouts de cageots et de journaux. Je m'étais enveloppé dans le long manteau de laine chapardé sur un marché qui m'avait accompagné tout l'hiver et je m'étais assoupi, bercé par le ressac. Au matin la Méditerranée était calme, calme et d'un bleu dense, le soleil levant caressait doucement les taches de sable entre les rochers. Tant pis, j'allais me les geler mais j'avais trop envie de cette beauté, de ce repos liquide. L'eau était atrocement froide. Je me suis réchauffé un peu en nageant vite vers le nord, une centaine de mètres peut-être, le courant était fort, j'ai dû lutter pour rejoindre la côte. Je me suis effondré sur un coin de sable, au soleil ; il n'y avait pas de vent, juste la caresse tiède de la silice, je me suis rendormi, épuisé et presque heureux.

Quand je me suis réveillé deux ou trois heures plus tard, le soleil d'avril chauffait dur et j'étais affamé. J'ai mangé le reste du pain de la veille, bu beaucoup d'eau ; j'ai replié le manteau dans mon sac, remis un peu d'ordre dans mes vêtements – ma chemise était déchirée à l'aisselle, des taches de cambouis dans le dos ; mon pantalon était tout élimé à l'ourlet ; on ne distinguait plus les rayures de ma veste grise, obtenue dans un centre de solidarité islamique pour déshérités. Je me sentais en forme, malgré tout. Bassam me filerait bien une chemise propre et un futsal. Je ne l'avais pas vu depuis la fin décembre, depuis mon départ pour Casa ; il m'avait aidé autant qu'il avait pu, en me donnant un peu d'argent, de la bouffe et même, une fois, des nouvelles de Meryem : sa mère l'avait envoyée vivre chez sa sœur au fin fond du Rif. Autant dire en prison. Bassam continuait à échafauder des plans sur la comète pour se rendre en Espagne et la dernière fois qu'on s'était vus, toujours au même endroit, face au Détroit, face à Tarifa l'inatteignable, il m'avait dit ne t'inquiète pas. Va à Casa et quand tu reviendras j'aurai trouvé un moyen pour nous faire passer de l'autre côté. Je ne voyais toujours pas ce que nous pourrions bien foutre en Espagne sans papiers et sans argent, à part vagabonder, finir par se faire arrêter et expulser, mais bon, c'était un beau rêve.

Je suis passé chez lui vers midi ; je savais que son père serait au travail. Retrouver les rues du quartier m'a brûlé le cœur. J'ai marché très vite, évité soigneusement de passer devant l'épicerie familiale, je suis arrivé jusqu'à l'immeuble de Bassam,

je suis monté en trombe et j'ai frappé à sa porte comme un fou, comme si j'étais poursuivi. Il était là. Il m'a reconnu tout de suite, ce qui m'a rassuré sur mon aspect. Il m'a fait entrer. Il m'a reniflé et m'a dit que je ne puis pas tant que ça, pour un vagabond. Ça m'a fait marrer. C'est possible, en effet, mais j'aimerais quand même bien meoucher et manger un morceau, j'ai dit. J'avais l'impression d'être enfin arrivé quelque part. Il m'a passé des vêtements propres, je suis resté peut-être une heure dans la salle de bains. Je n'aurais jamais pensé que l'eau à volonté puisse être un luxe divin. Entre-temps il m'avait préparé un petit-déjeuner, des œufs, du pain, du fromage. Il souriait tout le temps, avec des airs de conspirateur. Il m'a à peine demandé ce que j'avais foutu pendant les derniers trois mois, juste : alors, c'était bien, Casa ? – sans insister. Il était agité, n'arrêtait pas de se lever et de se rasseoir, toujours le sourire aux lèvres. Vas-y, accouche, j'ai fini par dire. Il a fait une tête comme s'il avait volé un poulet. Quoi accouche ? Pourquoi tu dis ça ? Bon, OK, je te raconte, je crois que j'ai trouvé quelque chose pour toi, un endroit où tu pourras rester tranquille, où on s'occupera de toi. Il a repris son air de conspirateur souriant. C'est quoi cet endroit, un asile ? J'imaginai qu'il y avait derrière tout cela un projet de voyage insensé, une de ces histoires à la Bassam. Non mon vieux, non, pas un asile, ni même un hôpital, mieux encore : une mosquée.

Qu'est-ce que tu veux que j'aille foutre à la mosquée, j'ai demandé.

Ce n'est pas un endroit comme les autres, a répondu Bassam, tu vas voir, ce sont des gens différents.

Effectivement, pour ça oui, ils étaient différents. Barbus, habillés de stricts costumes sombres. À part ça il est vrai qu'ils étaient plutôt sympathiques et généreux, ces Islamistes. Le Cheikh Nouredine (il se faisait appeler Cheikh, mais il ne devait pas avoir plus de quarante ans) m'a demandé de lui raconter mon histoire, après que Bassam m'a présenté : voilà celui dont je t'ai parlé, Cheikh, c'est un vrai croyant, mais il est dans le besoin. Alors Dieu pourvoira, a répondu l'autre. La mosquée n'était pas vraiment une mosquée, c'était un rez-de-chaussée d'immeuble, avec des tapis par terre et une plaque de cuivre sur la porte qui disait "Groupe musulman pour la Diffusion de la Pensée coranique". Bassam avait l'air très fier de leur amener une brebis égarée. J'ai tout raconté dans les détails, ou presque. Le Cheikh Nouredine m'écoutait attentivement en me regardant dans les yeux, sans avoir l'air surpris, comme s'il connaissait déjà toute l'histoire. Quand j'ai terminé il est resté un moment silencieux sans cesser de me fixer, et il m'a demandé : tu es croyant ? J'ai réussi à répondre oui sans avoir l'air d'hésiter. Tu n'as pas fauté, mon jeune ami. Tu t'es laissé prendre au piège de cette fille. C'est elle la responsable, et ton père n'a pas été juste. Tu as été faible, c'est certain, mais c'est ta jeunesse qui a parlé. C'est ton père le coupable, il aurait dû surveiller davantage les femmes de sa famille, leur enjoindre la décence. Si ta cousine avait été décente, rien de tout cela ne

se serait produit. Bassam l'a interrompu : Cheikh, son père crie dans tout le quartier qu'il n'a plus de fils, qu'il l'a déshérité.

Nouredine a souri tristement. Ces choses s'arrangeront peut-être avec le temps. L'important, c'est toi maintenant. Bassam me dit que tu es pieux, sérieux, travailleur et que tu aimes les livres, c'est exact ? Tout à fait. Euh, je veux dire pour les livres, j'ai bredouillé.

En cinq minutes j'étais engagé comme libraire du Groupe pour la Diffusion de la Pensée coranique ; on m'offrait une minuscule chambre qui donnait sur l'arrière et un salaire. Pas un pont d'or, mais un peu d'argent de poche quand même. Je n'en revenais pas. Je remerciai avec effusion le Cheikh Nouredine, tout en m'attendant à ce qu'un imprévu fasse capoter l'affaire. Mais non. Un vrai miracle. Ils m'ont donné quelques dirhams d'avance, pour aller m'acheter des vêtements et des chaussures ; Bassam m'a accompagné. Il était très fier et souriait tout le temps. Je te l'avais bien dit, il disait, je t'avais bien dit que j'avais trouvé une solution. Tu vois que ça sert d'aller à la mosquée, il disait.

Il avait rencontré ce Groupe de la Pensée à la prière du vendredi, avec son père. À force de les voir, ils avaient sympathisé, et voilà. C'est des gens comme il faut, disait Bassam. Ils reviennent d'Arabie et sont pleins de fric.

On a parcouru le centre-ville comme des nababs pour m'acheter trois chemises, deux pantalons, des caleçons et des chaussures noires un peu étroites au bout, un rien pointues, qui avaient de la gueule.

J'ai aussi fait l'acquisition d'un peigne, d'une lotion pour les cheveux et de cirage, j'étais de nouveau fauché, ou presque, mais heureux, et Bassam aussi, pour moi. Il était si content que je sois tiré d'affaire, ça faisait plaisir à voir. Ça me réchauffait le cœur au moins autant que les pompes vernies. Je l'ai pris dans mes bras et ai ébouriffé sa tignasse frisée. Maintenant, on va se changer et après faire un tour, j'ai dit. On va aller draguer les filles, se dégotter deux jolies touristes et leur faire découvrir le paradis d'Allah. Et peut-être même qu'elles nous paieront une paire de bières après pour nous remercier. Bassam a grommelé je ne sais quoi, et puis oui oui, bonne idée, pourquoi pas. Il savait très bien qu'à moins d'un deuxième miracle dans la même journée on ne tomberait jamais sur deux minijupes accueillantes, mais il a joué le jeu. En rentrant à la Diffusion de la Pensée coranique pour étrenner mes frusques, il y avait du monde ; c'était l'heure de la prière de l'après-midi et on n'y a pas coupé. J'ai fait quatre prosternations derrière le Cheikh Nouredine, ça m'a paru très long.

C'était juste que je manquais d'habitude. Au cours des deux ans qui ont suivi, j'ai eu tout le temps de m'y faire. Mon travail à la Pensée était des plus tranquilles, ce qui laissait beaucoup de loisirs pour l'étude et la prière. Libraire, ça consistait à recevoir les cartons de livres, à les ouvrir, à retirer les plastiques, à les mettre en piles sur les étagères et, une fois par semaine, le vendredi, à installer une table à la sortie de la mosquée pour les vendre. Enfin, les vendre c'est un bien grand mot. La plupart (les petits ouvrages brochés, un peu comme des manuels scolaires bon marché) valaient 4,90 dirhams. Un enfer, il fallait avoir des caisses de pièces pour rendre la monnaie, presque autant que de bouquins. À ce prix-là on pourrait les offrir, j'ai dit au Cheikh. Non non, impossible, les gens doivent être conscients que ce papier a de la valeur, sinon ils vont les balancer ou s'en servir pour allumer les barbecues. On pourrait peut-être les vendre à cinq dirhams alors, ça m'arrangerait pour la monnaie. Trop cher, m'a répondu le Cheikh. Ça doit être accessible à tous.

Ces manuels avaient un énorme succès. Notre best-seller : *La Sexualité en Islam*, j'en ai vendu des

centaines, sans doute parce que tout le monde pensait qu'il y aurait du cul, des conseils de positions, ou des arguments religieux de poids pour que les femmes admettent certaines pratiques, mais pas du tout, l'acte y était appelé "le coït", "le déduit" ou "la rencontre" et l'ensemble était une compilation commentée de phrases de grands juristes médiévaux pas du tout excitante – une arnaque, à mon avis, même pour cinq dirhams. Ceux qui achetaient ce manuel étaient à quatre-vingt-dix-neuf pour cent des hommes. Notre meilleure vente féminine était *Les Héroïnes de l'Islam*, un pamphlet plutôt simple et efficace sur le monde contemporain, l'injustice des temps et comment seul un retour des femmes à la religion pouvait sauver le monde, en s'appuyant sur les exemples des grandes dames de l'Islam, surtout Khadidja, Fatima et Zaynab.

L'autre partie de notre catalogue était plus chère, 9,90 le volume. Il s'agissait de livres reliés, généralement en plusieurs tomes, qui pesaient un âne mort. La collection s'intitulait *Le Patrimoine de l'Islam* et comprenait des rééditions d'œuvres d'auteurs classiques : vies du Prophète, commentaires du Coran, ouvrages de rhétorique, théologie, grammaire. Comme ces mastodontes avaient de belles tranches en similibre calligraphiées en couleurs, ils servaient surtout à décorer les salons et salles à manger du quartier. Il faut dire que l'arabe d'il y a mille ans n'est pas ce qu'il y a de plus facile à lire. On vendait aussi des CD d'enregistrements du Coran, et même un DVD d'une encyclopédie coranique plutôt intéressante, puisqu'elle évitait de se

coltiner les cinquante volumes de commentaires divers qu'elle contenait. Le rêve du libraire, quoi.

La Pensée était ouverte toute la journée, et ma librairie avec elle, mais il y avait peu de clients. Certains passaient parfois pour acheter un des titres que je n'avais pas le droit de mettre sur les tables. J'ai demandé au Cheikh Nouredine s'ils étaient interdits par la censure, il m'a dit bien sûr que non, ce sont juste des textes qui demandent une plus grande connaissance, qui pourraient être mal interprétés. Parmi eux se trouvait *L'islam contre le complot sioniste* et des pamphlets de Sayyid Qotb.

Une de mes tâches (la plus agréable, de fait) consistait à m'occuper de la page web et du Facebook de l'association, de signaler les activités (par ailleurs peu nombreuses) ce qui me permettait d'avoir toute la journée accès à Internet. Je faisais mon travail sérieusement. Le Cheikh Nouredine était agréable, cultivé, sympathique. Il m'expliqua qu'il avait étudié la théorie en Arabie Saoudite et la pratique au Pakistan. Il me recommandait des lectures. Quand je me fatiguais du porno sur le web (un peu de péché ne fait de mal à personne) je passais des heures à lire, confortablement allongé sur les tapis ; petit à petit je me suis habitué à l'arabe classique, qui est une langue sublime, puissante, captivante, d'une richesse extraordinaire. Je passais des heures à découvrir les beautés du Coran à travers les grands commentateurs ; la simple complexité du Texte me laissait bouche bée. C'était un océan. Un océan de lumières. J'aimais imaginer le Prophète dans sa grotte, enveloppé dans son manteau, ou entouré de

ses compagnons, en route pour la bataille. Penser que je reproduisais leurs gestes, répétais les phrases qu'ils avaient eux-mêmes psalmodiées m'aidait à supporter la prière, qui était tout de même un pen-sum interminable.

J'avais l'impression de me réparer, de me défaire des souillures de mes mois d'errance. Je pouvais même envisager de croiser mon père ou ma mère sans honte. Ça tournait souvent dans ma tête, le vendredi derrière ma table ; je me disais un jour viendra où je vais les rencontrer, c'est inévitable. Je savais qu'ils se refusaient à même mentionner mon nom en public ; je sentais confusément que Bassam me cachait quelque chose, qu'il évitait de me parler de ma famille, lorsque je l'interrogeais : il répondait t'inquiète t'inquiète, ça leur passera, et changeait de sujet. Ma mère me manquait.

Le soir, on sortait faire un tour avec Bassam. On passait beaucoup moins de temps qu'autrefois à contempler la côte espagnole et beaucoup plus le cul des filles dans la rue. Tanger avait l'avantage d'être suffisamment grande pour qu'on se sente libres en dehors de notre banlieue ; parfois même on s'offrait deux bières dans un bar discret ; il fallait que je parle pendant des heures pour que Bassam accepte, il hésitait jusqu'au dernier moment, mais la perspective de côtoyer des étrangères finissait par emporter le morceau. Une fois dans le rade, il doutait encore cinq minutes, un Coca ou une bière, mais il finissait toujours par prendre l'alcool, avant de s'en vouloir ensuite pendant des heures et de bâfrer un kilo de bonbons à la menthe pour masquer l'odeur.

Pas très loin du bar il y avait une belle librairie française refaite à neuf où j'aimais beaucoup traîner, sans jamais rien acheter parce que les livres étaient bien trop chers pour moi. Mais au moins je pouvais reluquer un peu la librairie, après tout on était confrères. Je n'ai jamais osé lui adresser la parole. De toute façon, elle portait une alliance et était bien plus âgée que moi.

Ensuite, invariablement, je raccompagnais Basam chez lui, je rentrais dans ma chambre minuscule à la Diffusion, je prenais un polar et je lisais une heure ou deux avant de m'endormir. Le bouquiniste du quartier en avait un stock inépuisable dans son arrière-boutique, j'ignore d'où il les tenait : des Fleuve Noir (les moins chers), des Masque, des Série Noire (mes préférés) et d'autres collections obscures des années 1960 et 1970. Tous ces titres sur les étagères de métal composaient un immense poème incompréhensible et fou, *Le Salon du prêt-à-saigner / Le Carnaval des paumés / Des perles aux cochonnes / Mardi gris / Sommeil de plombs*, je ne savais jamais lesquels choisir, même si j'avais une préférence pour ceux qui se passaient aux États-Unis plutôt qu'en France – leur bourbon avait l'air plus vrai, leurs bagnoles plus grandes et leurs villes, plus sauvages. Le bouquiniste ne devait pas faire fortune ; en fait, à part son stock de polars que je devais être le seul à fréquenter, il vendait de vieux manuels scolaires, des journaux d'autrefois, des revues espagnoles décaties et quelques romans égyptiens à l'eau de rose. C'était un type plutôt marquant, qui passait son temps à picoler en cachette au

fond de son magasin, un libre-penseur à tendance nassérienne, une figure du quartier. Il me racontait souvent qu'il y avait à peine vingt ans toutes les collines alentour étaient vides, juste deux ou trois maisons par-ci par-là, et que de chez nous jusqu'à l'aéroport c'était la campagne. Moi je suis un vrai Tangérois, il disait.

Après la lecture, quatre cinq heures de sommeil jusqu'à la prière de l'aube : le Cheikh Nouredine venait, et avec lui une bonne partie du Groupe (sauf Bassam, qui disait prier à la maison, ce que j'avais du mal à croire). Quand ils partaient je me recouchais jusqu'à huit neuf heures, puis petit-déjeuner, et à neuf heures et demie pétantes j'ouvrais la librairie. Souvent le Cheikh revenait vers midi, nous discussions un moment, il me demandait d'ajouter ceci ou cela à la page web, vérifiait l'état des stocks, commandait généralement lui-même les livres en voie d'épuisement (un carton de *Sexualité*, un d'*Héroïnes*, les œuvres complètes d'Ibn Taymiya en vingt volumes) et repartait à ses affaires. Les ouvrages mettaient en gros un mois à nous parvenir d'Arabie, alors il fallait prévoir. Ensuite, tout l'après-midi j'avais la paix. Je restais tranquille à étudier, comme disait le Cheikh Nouredine. Le paradis. Logé, blanchi et instruit. Après la prière du soir Bassam passait me prendre, et on retournait faire un tour, et ainsi de suite. Une saine routine.

Je n'avais qu'une trouille, ou qu'un désir, c'était de croiser ma famille ; ils savaient où j'étais, je savais où ils étaient ; j'ai aperçu ma mère, une fois, sur le trottoir d'en face – je me suis planqué, le dos

tourné, le cœur battant. J'avais honte. Eux aussi, même si j'ignorais encore à quel point, pour quelle raison. J'aurais aimé voir ma petite sœur, elle avait dû bien changer, beaucoup grandir. J'essayais de ne pas y penser. J'essaye toujours. Je me demande ce qu'ils savent de moi, aujourd'hui. Il y a toujours des bruits, des rumeurs qui parviennent au pays ; ils doivent certainement se boucher les oreilles.

Souvent, je pensais à Meryem – je me disais que j'aurais pu trouver le courage de prendre un bus jusqu'au village pour aller la voir discrètement. Je lui écrivais, et ces lettres finissaient toujours à la poubelle, par lâcheté surtout. Meryem était déjà du domaine des songes, du corps bruisant du souvenir.

L'année a passé vite, et quand les manifestations ont commencé en Tunisie il y avait déjà plus d'un an que j'étais là. Ma tranquillité a été un peu mise à mal par ces événements, je dois le dire. Le Cheikh Nouredine et tout le Groupe étaient comme fous. Ils passaient leur temps devant la télé. Ils priaient toute la journée pour les frères tunisiens. Après ils ont mis sur pied des collectes pour les frères égyptiens. Puis lorsque la liste s'est allongée aux frères libyens et yéménites, ils ont commencé à organiser des actions "pour nos frères arabes opprimés".

Quand la contestation a débuté au Maroc le 20 février, ils ne tenaient plus en place. Ils se relayaient dans les sit-in, les manif. Ma librairie était devenue un QG de campagne : le groupe voyait les révoltes arabes comme la marée verte tant attendue. Enfin de vrais pays musulmans du Golfe à l'Océan, ils en rêvaient la nuit. D'après ce

que m'expliquait le Cheikh Nouredine, l'idée était d'obtenir le plus possible d'élections libres et démocratiques pour prendre le pouvoir et ensuite, de l'intérieur, par la force conjointe du législatif et de la rue, islamiser les constitutions et les lois. Leurs projets politiques m'étaient un peu indifférents, mais le militantisme incessant et bruyant chamboulait complètement ma routine. Ils ne me laissaient plus accéder aussi souvent à Internet (ils en avaient besoin tout le temps), ni lire tranquillement. Il y avait toujours une activité, une manifestation à laquelle participer, une émission à regarder à la télé. Du coup je passais de plus en plus de temps dans le centre-ville. J'allais lire un roman policier devant un thé place de France tout l'après-midi. Le Cheikh Nouredine me reprochait un peu mes absences, il me disait tu pourrais participer plus activement à notre combat, et me faisait les gros yeux.

Ils prenaient des coups. Les flics avaient reçu l'ordre de disperser les fins de manifestations sans gaz lacrymogène, sans balles en caoutchouc, à l'ancienne, à la main et à la matraque, et ils s'en sortaient plutôt bien : on voyait les bleus fleurir au-dessus des barbes. Comme la jeunesse devait être à l'avant-garde du Mouvement, Bassam avait été le premier à prendre quelques beignes près de la place des Nations, un soir tard, et à rentrer en héros, la poitrine striée d'ecchymoses, un pansement sur le nez, les yeux violets, en scandant encore "Pour Dieu, la Nation et la Liberté". Le modèle, c'était l'Égypte. Ils n'avaient que cela à la bouche, Le Caire, la place de la Libération. L'Égypte est une société avancée,

disait le Cheikh Nouredine, les Frères vont emporter le morceau. Il en pleurait presque d'émotion. Je me souviens, quand on a entendu à la télé un spécialiste français du Monde arabe dire il n'y a pas de Frères musulmans place Tahrir, le Cheikh Nouredine a tout d'abord été vexé à mort. Mensonges, il disait. Dieu détruise ces mécréants. Quels salauds ces Français, ils ne respectent rien, pas même la vérité. Prêts à tout pour conserver leur pouvoir, ces enculés. Et puis il s'était repris, en se disant qu'après tout ce n'était pas mal de rester dans l'ombre, ça donnait un air encore plus légitime à la contestation. De plus les nouvelles d'Égypte étaient excellentes : les Frères étaient assurés de sortir grands vainqueurs des élections libres lorsqu'elles auraient lieu, et de former un gouvernement. Le premier depuis l'arnaque algérienne vingt ans auparavant.

Ça a été le bordel à Tanger pendant au moins une semaine, mais le Cheikh Nouredine voyait bien que cela ne prenait pas le chemin tunisien ou égyptien, que le Palais était plus malin ou plus légitime (après tout, le Roi n'est-il pas le Commandeur des croyants?) et qu'il faudrait en passer par une alliance avec un parti en place si la réforme de la Constitution avait lieu.

Quelques semaines plus tard, le Roi a amnistié tout un contingent de prisonniers politiques, parmi lesquels des membres du Groupe qui pourrissaient dans les geôles du régime depuis les rafles massives après les attentats de Casablanca des années auparavant. Le Cheikh était euphorique. Il a accueilli ces compagnons comme s'il s'agissait de Joseph

lui-même revenu d'Égypte pour retrouver ses frères. La Diffusion de la Pensée coranique est devenue une ruche de barbus.

J'avais hâte que toute cette agitation se termine pour pouvoir reprendre ma routine de lectures et retrouver ma tranquillité. Le Groupe était un vrai tas de bestioles en cage, ils tournaient en rond en attendant le soir et le moment de l'action. Ils avaient décidé de profiter du désordre, des manifs et des flics pour entreprendre le "nettoyage du quartier" comme ils disaient. Bassam, pressé de venger sur le premier venu son nez cassé de l'autre jour, était à la proue des bastonneurs. Ils sortaient par bandes d'une dizaine, armés de gourdins et de manches de pioches après un sermon belliqueux et éloquent du Cheikh Nouredine, où il était question des expéditions du Prophète, du combat de Badr, du Fossé, de la tribu juive des Banu Qaynuqa, de Hamza le héros, de la gloire des martyrs en Paradis et de la beauté, de la grande beauté de la mort dans la bataille. Puis, bien chauds après cette mise en jambes théorique, ils partaient presque en courant dans la nuit, les nerfs et la trique de Bassam en tête. Je n'ai rien su du résultat des premiers engagements, si ce n'est qu'ils rentraient contents, essoufflés, sans blessés ni martyrs. Le Cheikh Nouredine pensait que pour des questions de sécurité il était important qu'il ne participe pas lui-même à cette guerre sainte, mais me faisait les gros yeux quand je disais que je préférais lui tenir compagnie à la Diffusion. Après deux nuits de combats sans pertes, il souhaita mener lui-même les troupes à la victoire ; je me préparais à

rester tranquillement enfin seul devant l'ordinateur, mais un regard du Cheikh Nouredine suffit pour me convaincre qu'il valait mieux que je me joigne à eux ; on m'a donné une trique que j'ai dissimulée, comme tout le monde, sous mon caftan.

L'expédition aurait pu être amusante ; notre bande, capuches sur la tête, barbes, longs manteaux hantant les trottoirs obscurs, n'aurait pas dépareillé dans une comédie égyptienne.

Je n'avais pas été prévenu des objectifs ; le sermon avait mentionné le combat contre l'impiété, le péché et la pornographie, mais rien de plus précis. La nuit était froide et humide. On était six, on marchait en rangs, il a commencé à pleuvoir un peu, ce qui retirait son charme à l'expédition. La lutte contre l'ivrognerie et le matérialisme n'était pas une partie de plaisir.

Quand j'ai vu que nous tournions à gauche à deux cents mètres de la Pensée coranique, j'ai commencé à être un peu inquiet ; il y avait une cible possible, au bout de l'avenue, dont j'espérais qu'elle n'était pas la nôtre. Mais si. Ça ne pouvait être que là. Tout le monde paraissait savoir où nous allions sauf moi ; Bassam en tête, le groupe avançait sans hésiter. On est arrivés devant la boutique du libraire ; il avait rentré l'étalage à cause de la pluie, mais de la lumière filtrait par la porte, malgré l'heure tardive ; j'imaginai qu'il était en train de se taper une ou deux bouteilles de picrate en regardant de vieilles revues espagnoles ou françaises de filles à poil. Effectivement, le vieux était au fond de son magasin, avec un litron de rouge ; il a levé la tête

de son *Playboy*, l'air furieux, il m'a reconnu, il a souri timidement, décontenancé. Le Cheikh Nouredine a eu un regard de mépris, il a prononcé un bref sermon en arabe classique, tu es la honte du quartier, notre quartier est respectable, respecte Dieu et notre quartier, Infidèle, nous sommes le châtiement des Infidèles, la ruine des mécréants, quitte notre quartier sur-le-champ, respecte Dieu, nos femmes et nos enfants, le libraire roulait des yeux hallucinés ; son regard allait très vite de droite à gauche, se posait sur Bassam, sur moi, et revenait au Cheikh qui débitait son anathème. Il avait toujours son verre à la main, l'air incrédule, se demandant si je lui faisais une blague de mauvais goût ou un truc du genre. Puis le Cheikh a crié la colère de Dieu soit sur toi !!! et s'est tourné vers moi, Bassam a ouvert son manteau pour sortir son manche de pioche et m'a regardé lui aussi. Ils me fixaient tous les trois, le libraire a dit d'une voix sans timbre qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?, Bassam avait l'air de m'implorer, genre vas-y, bon sang, qu'est-ce que t'attends, vas-y bordel, mais vas-y, le Cheikh me jaugeait, j'ai écarté les pans de mon manteau, tiré ma trique à mon tour, le libraire a eu un air effrayé, surpris et effrayé, il s'est levé d'un coup de sa chaise, a contourné le bureau de mon côté, très vite, comme pour s'enfuir, je ne voulais pas lui faire mal, il a essayé d'attraper mon bâton, il a commencé à nous insulter, salauds, chiens, enculés je baise vos mères, alors Bassam l'a frappé bien fort, sur l'épaule, un bruit mat a résonné, il a hurlé de douleur, il s'est effondré en s'accrochant à mon

manteau et à mes jambes, Bassam a abattu le gourdin sur ses côtes, avec beaucoup d'élan, le libraire a hurlé de nouveau, blasphémé horriblement, Bassam a remis ça sur sa cuisse, en visant l'os, l'homme s'est mis à gémir. Bassam souriait, son bâton brandi. Je me suis demandé un instant s'il n'allait pas me péter la gueule aussi. Le Cheikh Nouredine s'est penché sur le libraire qui gémissait par terre, il lui a dit j'espère que tu as compris, puis lui a donné un coup de pied qui l'a fait crier de plus belle. Des larmes coulaient sur le visage du pauvre type, je ne pouvais plus regarder, j'ai rangé mon bout de bois, je suis sorti. Bassam m'a suivi, puis le Cheikh ; j'ai entendu qu'il crachait sur sa victime avant de partir. Je suis rentré en courant, les autres derrière moi. Arrivé au Groupe pour la Diffusion de la Pensée coranique j'ai balancé mon manche de pioche sur les tapis et je me suis enfermé dans ma chambre. J'étais tremblant de haine, j'aurais découpé en morceaux le Cheikh Nouredine et Bassam. Et moi-même, aussi. Je me serais découpé en morceaux. Assis sur mon lit je me demandais quoi faire. Je n'avais pas envie de rester là. J'étais plein d'une énergie surhumaine, d'une colère d'une puissance inouïe. J'ai pris tout l'argent que je possédais et je suis sorti. Le Groupe était de nouveau en prière, j'ai traversé la grande pièce sans aucune discrétion, Bassam a levé la tête de sa prosternation pour me faire un signe, je suis sorti en claquant la porte.